

LES GROSSIÈRETÉS DE LA PRUSSE

À l'exception des financiers – dont il avait pourtant besoin, Napoléon n'avait de mépris pour personne. Pas même pour ses adversaires lorsqu'il les avait vaincus, bien que ceux-ci, pourtant, l'eussent provoqué. Le cas le plus emblématique est celui de la Prusse.

Nous nous rappelons tous cette phrase qu'il prononça après avoir écrasé la présomptueuse armée prussienne :

« J'ai pu imposer bien des millions au peuple allemand, c'était nécessaire ; mais je me serais bien gardé de l'insulter par du mépris. Je l'estimais. »

De l'autre côté, la chanson était évidemment toute différente : peu avant de recevoir la raclée que l'on sait, les ganaches aux ordres du roi de Prusse Frédéric-Guillaume s'égosillaient en envolée sordides sur Napoléon, ses officiers et ses soldats.

Le prince de Hohenlohe :

Écoutons le prince de Hohenlohe. Sans craindre que le ridicule ne le tuât, il avançait avec une belle assurance :

« J'ai battu les Français dans plus de soixante affaires [!], et, ma foi, je battraï Napoléon pourvu qu'on me laisse les bras libres quand je serai aux prises avec lui. »

Je ne vois pas d'autre explication possible : à Iéna, un félon lui a donc certainement entravé les bras !

Ici, c'est un modeste major von Kamptz, qui se vantant d'avoir vu les Français de près au combat, lançait :

« En trois mois et avec des forces aux deux tiers des leurs, nous chasserions à coups de fouet ces gaillards au-delà du Rhin ; j'en gage sur mon salut. » Le malheureux !

Des fusils et des sabres ? Inutile, affirmait sans barguigner le colonel commandant la garde royale :

« Je regrette que les braves Prussiens se servent de sabres et de fusils ; des gourdins suffiraient pour chasser ces chiens de Français. »

Quant aux maréchaux, généraux et officiers de Napoléon, leur cote n'était pas plus élevée auprès de ces messieurs, qui, la formule est bien connue, s'interrogeaient avec pitié :

« Que deviendront devant nos officiers qui ont appris la guerre dès leur jeunesse, ces tailleurs et ces savetiers improvisés généraux par leur Révolution ? »

Réponse toute bête : ils deviendront des vainqueurs, entreront dans Berlin conduits par celui qui « n'était pas digne d'être caporal dans l'armée prussienne », et, eux qui avaient « appris la guerre dès leur jeunesse », ils s'évanouiront dans une fuite éperdue et dégradante,

et livreront – sans combattre – leurs places fortes les unes après la autres : Halle, Küstrin, Breslau, Erfurt, Spandau, Magdebourg, Stettin...

Ce n'était plus des forteresses qui tombaient, mais des châteaux de carte.

Quant à ce soudard détestable de Blücher – n'oublions pas cette brute – qui n'ambitionnait rien de moins que de préparer « le tombeau de tous les Français qui se trouvaient le long du Rhin », il n'hésita pas à forcer les portes de la ville neutre de Lubeck, qui subit une prise d'assaut avec tous les affreux désordres qui en découlent généralement. La lâcheté de Blücher fut la cause des ravages subis par la ville.

Pour la bonne bouche, le bilan : En moins d'un mois, les fiers Prussiens, qui, selon leur propre expression, se faisaient fort de chasser « ces chiens de Français à coups de gourdin des rives du Rhin », voyaient leur armée écrasée : 110 000 prisonniers et 250 drapeaux, sans préjudice de plusieurs centaines de pièces d'artillerie. En trente-six jours seulement !